

Des vitraux « Made in Quebec »

Ginette Laroche Joly

Volume 2, numéro 3, automne 1986

La vie culturelle au XIX^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laroche Joly, G. (1986). Des vitraux « Made in Quebec ». *Cap-aux-Diamants*, 2(3), 7-9.



Portrait de Bernard Leonard en 1905 alors qu'il était toujours membre du Conseil de ville. Il y représentait le quartier Saint-Louis entre 1890 et 1906. Archives de la ville de Québec.

B. Leonard

DES VITRAUX «MADE IN QUEBEC»

*par Ginette Laroche Joly**

En 1897 Bernard Leonard, un homme d'affaires bien connu et une personnalité de la scène politique locale, établissait à Québec une «manufacture» de vitraux. Si l'idée n'était pas nouvelle, elle était audacieuse. Dans tout le Québec, en 1891, seulement trois ateliers définis comme «manufactures» de vitraux figuraient au recensement. Ils étaient localisés à Montréal. L'installation dans la ville de Québec d'un atelier uniquement réservé au vitrail mérite donc qu'on s'y attarde.

L'initiateur de ce projet — Bernard Leonard — connaît, comme bon nombre de ses compatriotes des débuts tout à fait modestes. Né à Enniskillen en 1841, Bernard émigre avec sa famille en 1846. Formé jeune au métier de peintre, il se lance en affaires en 1869, l'année du décès de son dernier patron, l'entrepreneur et boutiquier Charles McDonald. Deux ans plus tard, il épouse Catherine Kirwin (ou Kerwin); de cette union naîtront huit enfants dont John Kerwin et William Henry, qui deviendront ses associés puis ses successeurs.

D'abord identifié comme peintre en bâtiment, Leonard ajoute progressivement à sa spécialité les métiers connexes de sorte qu'en 1877, il s'annonce comme peintre de maisons et d'enseignes, vitrier, et importateur de tapisseries et de faïences. En 1879 on le retrouve au 53 de la rue Saint-Jean. La firme ne quittera plus cet em-

placement de choix sur l'artère commerciale de la Haute-ville. L'édifice deviendra la propriété de Leonard en 1889. C'est l'actuel numéro 1117 qui porte toujours au registre supérieur de la façade, un placard avec l'initiale et le nom de son ancien propriétaire.

Après vingt ans d'activités, la renommée de la maison Leonard pour les ouvrages de peinture et de décoration semble bien établie et le magasin de la rue Saint-Jean est également réputé pour son choix de tapisseries. L'association du père avec l'ainé de ses fils en 1895 puis, l'intégration de William Henry dans l'entreprise familiale en 1900 permettront à la compagnie de s'agrandir et de se diversifier. L'entreprise qui embauche 45 ouvriers en 1890 en compte 150 en 1907. Il est probable que l'arrivée de jeunes gens avec des idées nouvelles et une formation académique plus poussée ait favorisé l'établissement d'une section vitrail. La prospérité de l'entreprise permet également au père de s'impliquer dans d'autres secteurs de la vie économique. Vers 1904-1905, il contribue ainsi à mettre sur pied l'Industrielle, une compagnie d'assurance-vie dont il devient le premier président. L'ouverture d'un atelier de verre s'inscrit donc dans ce mouvement d'expansion, compte tenu aussi des activités commerciales des concurrents et de la vogue grandissante du vitrail comme ornement.

*Historienne de l'art.

*L'atelier de Bernard Leonard confectionna, vers 1900, une verrerie dans l'escalier de l'ancienne résidence de John Holt sur la Grande Allée, à Québec. La maison appartient maintenant à l'Association des Constructeurs de Routes.
Photo: Jean-Guy Kéroauc.*



Le vitrail au goût du jour

Au tournant du siècle, la mode des vitraux s'est répandue aussi bien dans les églises que dans les résidences. Outre le vitrail classique défini comme du verre enchâssé dans des plombs et peint avec de la grisaille, on retrouve à cette époque les verres plombés et les verres travaillés avec de l'acide; les verres biseautés et les verres dépolis furent également assez populaires. Tardivel et Gauthier, les maisons concu-

*Visage actuel du magasin de Bernard Leonard, situé rue Saint-Jean.
Photo: Jean-Guy Kéroauc.*



rentes, tiennent dans leur salle d'échantillons des verres colorés importés d'Angleterre et de Belgique et nul doute que plusieurs fenêtres décoratives ont été exécutées dans leurs ateliers à partir de livrets de patrons. Généralement de dimensions modestes, ces fenêtres n'exigeaient pas une connaissance approfondie du métier. L'arrivée dans la ville de Québec d'un verrier formé en Europe devait pour un temps modifier cette situation, en particulier pour le vitrail d'église.

Un maître-verrier dans la capitale

Ce verrier, c'est Wallace J. Fischer. Anglais d'origine, Fischer a appris son métier d'abord dans un atelier londonien puis, en effectuant différents stages en France et en Allemagne et plus spécifiquement à Munich, une ville reconnue pour ses établissements verriers. Lorsqu'il arrive au pays, il maîtrise tous les aspects de son art et peut sans problème concevoir et réaliser des ensembles. C'est un maître-verrier. À Québec vers 1896, Fischer entre à l'emploi de Leonard à titre de décorateur. Comme verrier, sans doute peut-on lui attribuer l'installation de l'atelier — «la manufacture» de vitraux — sis au 31 de la rue Saint-Stanislas et le choix des matériaux, attendu que Leonard déclare en 1900, n'utiliser que du verre anglais, celui de la Compagnie Pilkington Bros. de St. Helen.

Promu gérant d'atelier en 1907, W.J. Fischer dirige sa petite équipe parmi laquelle on compte William Henry Leonard son assistant depuis 1900. Fischer dû lui apprendre les secrets du métier; une formation complétée par des cours de dessin (ceux de Charles Huot à l'École des Arts et manufactures), des cours de peinture et un séjour de deux ans en Europe (École des Beaux-Arts de Paris). Vers 1904, William Henry accède au statut d'artiste pour la maison Leonard et vers 1921, au départ de Fischer, il devient responsable de l'atelier et du magasin de la rue Saint-Jean. À peu près au même moment les fils Leonard prennent le contrôle de la compagnie: le secteur de la quincaillerie (couleurs, vernis, peinture etc.) et la tapisserie disparaissent vraisemblablement au profit de la décoration intérieure et du vitrail. L'atelier fonctionnera jusqu'au décès de William Henry en juin 1940. Le nouveau propriétaire, Ernest Legault, se départira rapidement de la manufacture, mettant ainsi fin à quarante-quatre années de production.

La production religieuse de l'atelier Leonard

La ville de Québec conserve encore aujourd'hui plusieurs vitraux sortis de l'atelier Leonard. Plus de cent-vingt-cinq oeuvres exécutées entre

1898 et 1918 ont pu être dénombrées dans différentes églises. Si l'ensemble le plus considérable se trouve dans l'église Saint-Jean-Baptiste, la chapelle extérieure du Séminaire, celle de la Congrégation des Hommes de la Haute-ville, les temples protestants de Chalmers-Wesley et, jusqu'à très récemment, l'ancienne église de Notre-Dame-du-Chemin témoignent eux aussi de l'activité de la compagnie. Quelques-unes des fenêtres des chapelles de l'Hôtel-Dieu et des Ursulines sont également ornées de vitraux Leonard; de même un mémorial provenant de l'atelier québécois est toujours conservé dans la chapelle de l'hôpital Jeffrey Hale.

Le contrat le plus prestigieux reste cependant celui des verrières de la basilique Sainte-Anne à Beaupré (1912-1918). Cet ensemble de vingt-trois fenêtres élaboré suivant un programme iconographique, qui sera repris dans ses grandes lignes pour les vitraux de la basilique actuelle (1949-1963), fut détruit dans l'incendie de l'église le 29 mars 1922. L'impact de cette commande contribua probablement à élargir encore davantage la clientèle et à assurer la renommée de la maison comme fabricant de vitraux religieux.

Les oeuvres «laïques»

Outre le vitrail religieux, la maison Leonard a également conçu et exécuté des vitraux pour les édifices publics et les résidences privées. C'est ainsi que John Holt en 1900 accorde à Leonard le contrat des verrières destinées à embellir les fenêtres du magasin Holt & Renfrew de la rue Buade puis, celui des fenêtres de sa résidence. Quelques riches marchands et des gens aisés vont suivre cet exemple, car les notes glanées dans les journaux de l'époque mentionnent parfois la présence d'un vitrail Leonard dans des résidences cossues comme celle de Madame Rémillard sur la Grande Allée en 1911 (ancienne résidence de François Langelier en face du monastère des Franciscaines). Ces fenêtres composées de pièces de verre coloré dont l'assemblage dessine un motif ne sont généralement pas signées; quelquefois la signature apparaît sur le châssis, ainsi que nous avons pu le vérifier sur un oeil-de-boeuf de la collection du Musée de la Civilisation. Par conséquent il est assez difficile d'évaluer le nombre de vitraux produits pour les maisons privées ou même de les attribuer avec certitude à Leonard, d'autant plus qu'il y a toujours eu à Québec, depuis la fin du XIX^e siècle, deux ou trois ateliers actifs dans le domaine de la vitrerie artistique.

«La manufacture» de vitraux de B. Leonard a donc fait sa marque surtout dans le vitrail religieux — ce que confirment les publicités trouvées le plus souvent dans des revues s'adressant



Le vitrail de l'Annonciation réalisé par Wallace J. Fisher de la compagnie B. Leonard en 1908, pour l'église Saint-Jean-Baptiste de Québec, nef gauche, première fenêtre vers l'arrière. Le sigle de la compagnie apparaît dans la base du pilier droit de l'encadrement architectural.
Photo: Jean-Guy Kérouac.



Détail de la verrière du magasin Holt Renfrew complété dans l'atelier de Bernard Leonard en 1900. Ce panneau orne la partie supérieure de la porte principale et reproduit le blason des rois d'Angleterre qui atteste son privilège de fournisseur royal.
Photo: Jean-Guy Kérouac.

à des ecclésiastiques —. Avant l'établissement de sa manufacture, peu d'églises catholiques possédaient des vitraux. Qui plus est, on devait faire appel à des verriers montréalais comme Castle (1890) ou Beaulieu et Rochon (1898-99) et, dans le cas des temples protestants, à des verriers anglais. Leonard a donc contribué au développement local d'une nouvelle discipline artistique, introduisant dans la ville, non seulement une compétence, mais aussi l'idée d'un ornement propre à embellir une église et à créer une atmosphère de piété. ♦